

Daniel ADAM

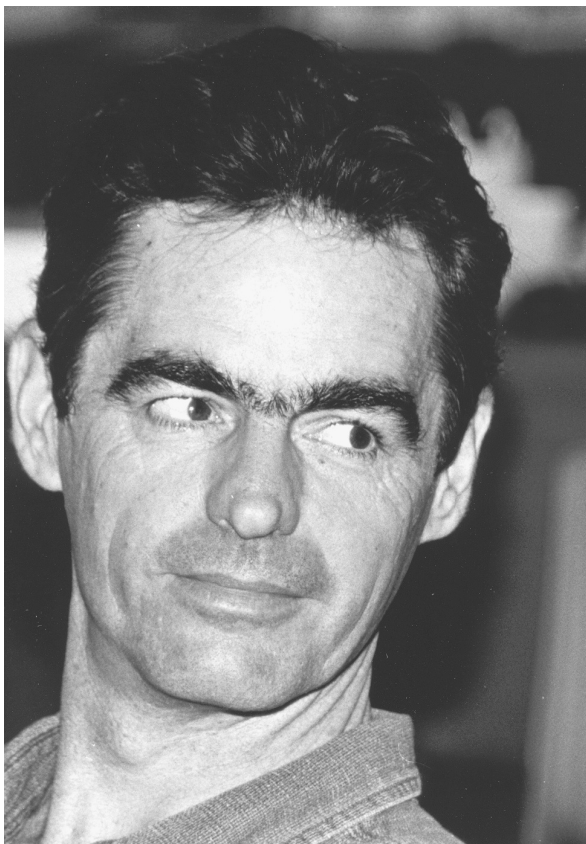


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Alain MICHEL

2003

Ce que je ne connais pas m'excite et me donne envie d'y aller. Je ne me considère pas comme un touche-à-tout. Ni comme un opportuniste. Ou alors dans le bon sens du terme.

Biographie

Daniel Adam est né au milieu des années 50 dans une famille nombreuse.

On ne parlera pas d'une vocation littéraire précoce même si les rédactions (Ah! Le choix des thèmes des enseignants ...) s'avéraient être les devoirs les plus joyeux. Il a conservé ce journal de classe dans lequel un professeur, s'adressant à son père, a indiqué d'un rouge rageur : «Monsieur, votre fils parle au cours de français» (sic).

Grâce à l'éternel ennui que distille l'école, il la quitte pour travailler en usine, le temps de se rendre compte que bulletin et fiche de paie, c'est du pareil au même.

Un bar et le hasard plus tard, le voilà engagé, dans une compagnie théâtrale, comme musicien et animateur. Il compose et écrit des chansons qu'il joue un peu partout.

Il renoue avec l'école pour suivre la formation de comédien animateur au conservatoire de Liège. Il fonde en 1988 la Compagnie Maritime (théâtre d'intervention) qu'il dirige toujours aujourd'hui.

À la même époque, Daniel Adam commence à écrire des saynètes ainsi que des spectacles destinés au Jeune Public. Au cours d'un retour de voyage en avion, il écrit une nouvelle pendant les treize heures de vol et décide, cette fois, de la garder. Et d'en écrire d'autres. Recueils, poésie, spectacles, nouvelles, romans, écritures verticales... Il envoie ses textes dans des concours; certains sont primés comme *L'Homme devant la porte*, théâtre, publié aux Éd. Lansman. Termine un roman, *Lucid Casual*, qui sera édité par Le Hêtre Pourpre. Est invité à exposer ses «écritures

Daniel ADAM - 6

verticales». Reçoit le *Grand Prix de la Communauté française* du concours de nouvelles Fureur de Lire 2002 avec *Envol*, édité avec les autres lauréats chez Luce Wilquin et publie chez Vista un recueil de textes et de nouvelles, *Une Machine de Rouge*. Il est régulièrement invité lors de soirées littéraires.

Entre-temps, les Éd. du Cerisier éditent *Ça ne changera rien !(ou alors)* ainsi que *Jobforlife.be*, deux textes de théâtre joués en Belgique, en France et au Burkina Faso.

Bibliographie

Nouvelles

- *Envol*, in ***Périple***, Luce Wilquin, Avin, 2001.
- ***Une machine de rouge***, recueil de textes et de nouvelles, Vista, 2002.
- *Les vieux sont plus beaux que nous* in ***Centritudes***, collectif, Éd. CCRC, 2004.

Théâtre

- ***L'homme devant la porte***, Lansman, Carnières, 1998.
- ***Ça ne changera! (ou alors ...)***, Le Cerisier, 2001.
- ***Jobforlife.be***, Le Cerisier, 2001.
- ***Six fois par mois***, Lde Cerisier, 2005.

Roman

- ***Lucid Casual***, Le Hêtre Pourpre, Jambes, 2001.
- ***Une histoire tue***, Le Cerisier, 2010. Finaliste du Prix Rossel 2010.

Divers

- ***La Louvière***, Textes de Daniel ADAM Photographies réalisées par l'Atelier de Photographie des Arts et Métiers de La Louvière

Choix de textes

Lucid Casual vit sa maman pleurer, pour la première fois, ce matin de septembre au cours duquel elles s'habillèrent toutes deux de frais et de blancs, pour se diriger vers un endroit qui n'était ni le magasin de peluches, ni les cousines, ni la mer, ni la montagne, ni la foire, ni la campagne, ni le jardin, ni rien mais une sombre bâtisse austère, entourée de grillages, agrémentée aux alentours de panneaux triangulaires montrant deux petits enfants en ombre chinoise, gambadant gaiement, bras dessus, bras dessous.

On va à l'école de 6 à 18 ans et c'est dommage car c'est l'âge où on apprend le mieux. Dans cette classe de première année primaire, le premier jour de la rentrée ne passera pas inaperçu. Ni pour *Lucid Casual*, ni pour ses compagnons d'infortune qui vont découvrir, médusés, à quoi ressemble une des 3.600 journées qu'ils passeront dans les douze années à venir. Ce voyage dans cette première journée va nous aspirer, du coin de la rue au bout du monde, pour découvrir des personnages aux destins fulgurants, faire des rencontres foudroyantes, vivre l'amour et survivre aux drames. Avec le rire comme ultime larme.

Avec la vapeur venue du dehors et l'excitation qui y régnait, la classe était devenue un bain turc. Rachid était ravi et Rudolph tirait la gueule. L'institutrice distribuait les cahiers et les livres en omettant régulièrement les deux bancs du fond et en donnant les livres les moins abîmés aux premiers bancs. Non, ce n'était pas pour toujours qu'on avait les livres, oui les cahiers on pouvait les garder, non on ne dessinait pas dans les livres, oui on pouvait dessiner dans les cahiers mais attention, uniquement dans le cahier de dessin, non pas dessiner n'importe quoi qui a dit ça, qui a dit ça, oui ton livre est un peu déchiré mais il faudra le recouvrir, non pas avec n'importe quel papier, oui c'est ça avec du papier, avec du papier, avec du papier b, avec du papier bl, du papier bl allez allez on cherche, du papier bleuuuuuuuuu, c'est ça, oui comme le

pull du grand qui est dans le fond de la classe, non, on ne se retourne pas, on regardera tout à l'heure, j'ai dit on ne se retourne pas, on me regarde, on m'écoute. Madame Madame délestait cette inévitable distribution de cahiers accompagnée de la sempiternelle kyrielle de questions singultueuses. Elle rêvait d'une stagiaire boutonneuse qui exécuterait ces basses besognes, une sorte d'assistante. Madame Madame n'interviendrait alors que pour dispenser son savoir aux élèves, qui écouterait, bouche bée, l'intelligence leur rentrer par les oreilles.

— *Vous demanderez à vos parents qu'ils recouvrent, re-cou-vrent, tous les cahiers et les livres. Et n'oubliez pas une étiquette, é-ti-quette. Dites, vous là, qu'est ce qui vous fait rire ?*

— *Et si on a pas de parents, comment on fait?*

Lucid Casual venait de poser cette question avec l'air de quelqu'un qui dépose un bâton de dynamite au milieu d'un café bondé en demandant calmement - vous auriez du feu ?

— *Comment ça, pas de parents, demanda l'institutrice. Mais tout le monde a des parents.*

— *Oui mais, par exemple, si ils ont été écrasés par un bulldozer répliqua la petite fille à la dynamite.*

Toute la classe poussa un énorme Oh! suivi d'une montagne de discussions ou chacun expliquait les malheurs qu'il avait entendus, connus personnellement, vus à la télévision. Des questions fusèrent vers madame Madame.

— *Moi j'ai encore mes parents madame, dit Rudolph.*

— *C'est très bien mon petit Rudolph, continue.*

— *Moi madame mon père il est parti, avoue Elvire Viroinval.*

— *Il est parti travailler, il va revenir sans doute.*

— *Oui madame, ce que Elvire dit c'est vrai, son père est parti, je le sais bien parce que c'est avec ma mère, rétorque Rénala Scanto.*

— *?!*

— *Vous avez de la chance vous deux, moi mes parents ne partent jamais.*

— *Moi mon oncle il est tombé dans l'eau, dit William Bodesson.*

— *Moi ma mère bat mon père madame, c'est terrible.*

— *Tu veux dire que ton père bat ta mère je suppose, apostrophe l'institutrice.*

— *Non madame, mon père est un peu spécial, il est tout le temps assis dans une petite charrette. Avant il était chauffeur de taxi et il dit tout le temps qu'il y a un salopard de camion qui lui est rentré dedans, alors quand il pense à ça, il boit de la bière et des fois madame, il est tellement saoul que ma mère l'attache sur son fauteuil pour pas qu'il tombe, et puis elle le pousse dans la buanderie et quand il se met à gueuler, elle le frappe avec un essuie mouillé, même que ça doit faire mal.*

— *Moi mes parents ils s'embrassent toute la journée.*

— *Ben alors, c'est pas les parents.*

— *Moi mes parents vont bientôt revenir, dit Pierre Levaux en se levant d'un bond et en se cognant les genoux à la tablette du banc.*

— *Bon, ça suffit. Madame Madame en avait déjà assez de cette bande de garnements qui n'allaient quand même pas raconter leur vie les uns après les autres. Après tout, qu'ils aient des parents ou pas, elle n'en avait rien à fiche. Moins ils avaient de parents, moins elle les verrait et mieux elle se porterait. C'est dans cet état d'esprit dynamique et plein d'ouverture et de charité que l'enseignante décida d'ouvrir, en son for intérieur, cette nouvelle année. Elle savait que l'année n'avait pas vraiment commencé et ne débiterait que lorsqu'à l'intérieur d'elle, un petit voyant vert s'allumerait. Elle venait de couper le ruban qu'elle ne renouerait qu'un peu avant Noël, quand elle pourrait renvoyer, pour quinze jours, sa meute vers leurs parents, ou leurs tuteurs, ou n'importe qui d'ailleurs, elle s'en foutait complètement, pourvu qu'on la laisse passer tranquillement ses vacances en paix.*

(**Lucid Casual**, chapitre 9)

Le soleil de ce premier jeudi de septembre devenait généreux et les enfants le regardaient avec nostalgie, se souvenant des mois passés et du bonheur de n'avoir comme seule pensée

— *À quoi je vais jouer aujourd'hui?*

Malgré le soleil, la cour de récréation était morne. Les enfants jouaient sans bruit, laissant poindre une angoisse qui se communiquait aux pavés, aux briques et au coeur des enseignants qui surveillaient, en retroussant les manches, adossés, comme des lézards, au mur rouge. Monsieur Gilbert sonna la cloche et c'est comme si un violoncelle avait joué une Suite de Bach. Sans hâte, les groupes se formèrent et rentrèrent dans les classes respectives. Rachid s'était remis à pleurer en pensant à sa maman et Richard avait à nouveau le trac. Lucid devint raide, les yeux écarquillés. Quant à William, il s'était mis à parler mentalement à sa soeur, espérant qu'elle entende au-dedans d'elle ses appels. Il avait bien pris soin d'aller aux toilettes et il put gravir les marches sans avoir, comme le matin même, des litres de pisse dans le fond de ses godasses. Olivia le surveillait, ce qu'elle ferait encore pendant plus de soixante-cinq ans.

L'institutrice ne parvenait pas à comprendre ce qui se passait. D'habitude, c'est-à dire les autres années, l'après-midi était joyeux et énergique. Était-ce la présence de Richard Galopin qui laissait autour de lui un goût de suie dans la bouche ? Ou bien l'angélisme de Vladimir Innocent ? La gémellité de Jean et Jacques ? À moins qu'elle-même ne vieillissait sans s'en rendre compte et que toutes ces têtes à remplir la vidaient doucement.

À coeur vaillant rien d'impossible ! Voilà la petite maxime qu'elle extirpait quand les choses, les événements, les sentiments se délayaient dans la boue des petits ennuis.

— *Nous allons passer cette dernière heure à chanter.*

Madame Madame retrouvait son ardeur des premiers jours, quand elle pensait que chaque seconde devait être porteuse d'énergie, qu'il fallait capter l'attention de toute la classe et les emmener vers les voies merveilleuses de la connaissance et de la mémoire.

— *Par les monts et par les plaines, s'en allaient deux compagnons-compagnons... Vous connaissez cette chanson ?*

Les premiers rangs se retournaient pour voir si quelqu'un osait répondre affirmativement à cette question. On lisait dans les yeux une ombre de méfiance.

— *Dans la forêt un grand cerf, regardait par la fenêtre, un lapin venir à lui et crier ainsi : — cerf, cerf,... et celle-là ?*

Elvire se grattait les cheveux, les jumeaux regardaient le plafond, Lucid griffonnait.

— *Voyez au sein de l'onde, ainsi qu'un trait d'argent... non ?*

Non, ils ne connaissaient pas ces chansons, n'en avaient jamais entendu le moindre refrain. Ils entendirent l'institutrice risquer un dernier petit Dominique-nique-nique dont la suite, si il y en avait une, se perdit dans les craies du tableau. Mais madame Madame n'avait pas la défaite facile. Usant de toutes ses ressources professionnelles, elle posa cette question d'une rare habileté destinée à déjouer l'inertie qui s'insinuait sournoisement entre les bancs de la classe.

— *Bien, très bien, c'est normal, après tout, que vous ne connaissiez pas toutes ces chansons. Mais vous en connaissez sûrement hm? Qui connaît une chanson ?*

— *Une chanson, vous voulez dire, n'importe laquelle? demanda William.*

— *Donc une chanson qu'on connaît et qu'on voudrait chanter m'dame, c'est ça? renchérit Rénata dont l'origine italienne faisait surgir en lui des bruissements d'étoffes pourpres sur des parquets milanais.*

— *Une chanson genre une chanson? osa Vladimir.*

— *Moi je ne connais pas de chanson Madame, déclara Elvire, quand mon père est parti, il a emporté la sono, et depuis...*

— *Mon grand-père m'a appris «Maréchal nous voilà» mais j'ai oublié l'air signala Rudolph.*

— *Et les paroles c'était quoi? demanda Lucid?*

— *Les paroles, je n'en sais rien. Mon grand-père ne les connaissait plus. Alors il chantait tout le temps la même chose. Ma-ré-chal-nous-voilà-Ma-ré-chal-nous-voilà Ma-ré-chal-nous-voilà...*

— *Eh oh, tu nous les bourres avec ton maréchal, change de disque! lança Olivia.*

Un des jumeaux tapa sur l'épaule de Lucid et lui chuchota

— *Tu connais Ah la salope, vas laver ton cul malpropre...*

— *Ta gueule ducon, répliqua-t-elle tout aussi discrètement.*

L'ambiance montait.

— *Peut-être que Richard connaît une chanson de pompier madame! osa l'autre jumeau en regardant d'un oeil les réactions de l'intéressé.*

— *Oui bien sûr, pourquoi pas, répondit madame Madame qui ne comprenait pas l'allusion perfide. Allons, chante nous une chanson de pompier si tu en connais une, demanda-t-elle.*

— *Eh, grand con, si tu tiens à la vie, fous la paix à Galopin, OK?*

Les yeux froids de Lucid Casual et la voix métallique qu'elle avait prise pour invectiver les jumeaux – elle ne faisait pas dans le détail – glaça la classe. Lucid n'aimait pas la médiocrité.

À la surprise générale, Louis entonna :

— *Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers...*

L'institutrice en profita pour lancer un vibrant

— *Tous ensemble!*

— *Un kilomètre à pied ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers! Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use*

les souliers! Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers!

— *Stop stop stop! imposa madame Madame. Après un vous dites deux, après deux vous dites trois etc, vous devez augmenter d'un kilomètre chaque fois, vous comprenez?*

Les moues étaient sceptiques, dubitatives et contrariées; elle veut qu'on chante et quand on chante elle dit stop, elle sait ce qu'elle veut celle-là ?

Allez, on reprend. Un, deux.

Trois kilomètres à pied, ça use, ça use, trois kilomètres à pied, ça use les sou...

— *Stop stop stop! répéta madame Madame. Pourquoi commencez-vous à trois?*

— *Ben non, tout le monde chantait madame, répondit choqué William.*

— *Oui, tout le monde chantait, mais pourquoi avez-vous commencé à trois ?*

Les uns et les autres se regardaient en haussant les sourcils d'impuissance. Rinaldi expliqua la même chose mais avec les mains. L'institutrice le regarda d'un air incrédule, se demandant si il ne commençait pas une crise de quelque chose.

— *Allez, on recommence. Un, deux...*

Plus personne n'osait chanter.

— *Bon, allez, chantez comme vous voulez. Allez-y...*

— *Un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers, un kilomètre à pied, ça use, ça use, un kilomètre à pied, ça use les souliers!*

— *Stop stop stop! Voilà, ça c'est juste, vous avez compris. Bon maintenant on recommence pour de bon. Vous êtes prêts? Un, deux...*

— *Trois kilomètres à pied, ça use, ça use, trois kilomètres à pied, ça use les sou...*

— *Stop!*

Madame Madame essayait de se montrer calme malgré une certaine nervosité qui l'envahissait. Elle parlait entre ses dents serrées :

— *C'est pourtant simple : quand je dis un, deux, vous commencez sur le trois mais je ne le dis pas, vous comprenez? Je pourrais dire un, deux, trois et vous commenceriez sur le quatre mais en disant un, c'est pourtant facile.*

Il y eut comme un flottement dans la classe.

En quelques mots, elle venait d'inhiber seize chanteurs à vie et réduire à néant les trois années de calculs à venir, faisant de cette classe devenue célèbre par la suite, le grain de sable qui bloqua la courbe statistique du taux de réussite en milieu scolaire moyen.

Dans son cahier de matières à voir sur l'année, madame Madame raya au stylo rouge l'intitulé Chanson/musique.

(Lucid Casual, chapitre 28)

Une machine de rouge rassemble 17 textes de Daniel Adam, dont ***Envol***, une nouvelle qui a reçu le *Grand Prix Fureur de Lire 2001*.

La mort et le temps qui fuit le divorce, l'amitié, l'amour qu'on n'arrive pas toujours à communiquer, ce sont autant de thèmes abordés au fil des lignes chargées de sensibilité et de poésie.

«Les textes n'étaient pas écrits pour être mis ensemble, mais ils sont dans une même atmosphère. Je les ai retravaillés – explique Daniel Adam. Dans les textes, j'ai simplifié, dégraissé, enlevé tout ce qui était là seulement pour faire joli. Pour rester au coeur de ce que je voulais dire. C'est le principe de la nouvelle : que chaque mot soit porteur. »

Un style dense, donc, mais qui a le souci de faire passer des émotions. Le but est en effet que le lecteur finisse par se lire lui-même, en fonction de ce qu'il a vécu. Les textes sont ciselés pour réveiller des sentiments, des nostalgies, voire quelques douleurs enfouies...

(***Une machine de rouge***, in *La Dernière Heure*, 8 janvier 2003)

Une machine de rouge

C'était dimanche et j'avais décidé de ne pas me lever, me rendormir et rejoindre mes rêves.

Je note tout ce petit paquet de rêves dans un cahier bleu. C'est ma porte de nuit, le couloir qui mène vers l'autre monde. Je ne sais jamais de quel côté je suis. Un matin, en l'ouvrant, je lirai ma vie de maintenant. Tout ça, toutes ces années résumées en quelques lignes écrites au réveil; l'histoire d'un type qui hésite entre faire ou défaire l'amour. Puis je me suis levé. Dans cette rue calme, il y a toujours quelqu'un pour me tirer du lit. Un jour, je louerai une chambre d'hôtel, j'accrocherai à la porte un écriteau qui indiquera en rouge : Do Not Disturb, Ne Pas Déranger, Favor de Respetar la Privacia et même en japonais, au cas où. Je

débrancherai le téléphone, je fermerai les rideaux, la lumière, les yeux. Je remonterai les couvertures, le temps. Et voilà.

Mais quand même, à la fin du rêve, hop, debout. C'était bien pourtant de rencontrer Léo Ferré. Peut-être que j'ai rêvé de Ferré parce que je lisais Brautigan. Un peu plus tard, à la boulangerie, j'ai fait croire à deux jeunes vendeuses que j'étais professeur d'italien.

L'une, Isabelle, m'a dit:

— C'est vrai ou c'est une invention

J'ai réfléchi longtemps encore sur la différence entre invention et mensonge, occupé à déjeuner avec les restes des braves gens matinaux. Puis un appel téléphonique comme dans mon rêve, je veux dire, avec les mêmes petits nuages blancs autour. Il y a des appels téléphoniques qui sont des réponses. Justement, ce matin-là, je me demandais qui étais. J'entends :

— Alors, c'est toi!

Ça commençait bien; en trois mots, j'avais la première réponse à la première question de ce dimanche de moins en moins matin. Après, avec mon café tiède, j'ai replongé dans la lecture, lâchement abandonnée la veille. J'ai pensé aux poules qui m'attendaient, le bec en l'air, aux travaux inachevés dans la maison, au linge sale, au courrier en retard, à ceux qui m'en voulaient. Pour diminuer l'addition, je suis allé nourrir les poules et j'ai mis à sécher une lessive en colère qui tapait sur le hublot depuis la veille. Une machine de rouge : drap rouge, pyjama rose, chemise bordeaux, chaussettes vermillon. Tout le jardin en rouge.

Le soir venu, j'ai oublié de la dépendre. J'avais même complètement oublié que cette machine avait un jour existé. Je regardais le ciel qui était d'un joli rouge, très rouge même, comparé aux autres ciels qui se glissaient d'habitude à cette heure-là. Comme ma grand-mère, j'ai dû dire

que, vu la couleur des nuages, Saint-Nicolas devait être en train de préparer des millions de galettes. Il y avait sûrement un enfant dans les parages qui m'a demandé si c'était vrai et, avec l'air le plus sérieux du monde, j'ai répondu oui. On ne peut pas mentir, nous sommes comme ça, nous, les professeurs d'italien. J'ai regardé le ciel rouge pendu sur les fils électriques qui arrivent ma maison au poteau. Je me suis souvenu de ma lessive de rouge. J'ai couru derrière la maison, dans le jardin, là où j'ends ma lessive, sauf quand il pleut. Heureusement, elle n'était pas encore trop humide. Ce serait plus facile pour le repassage, le jour où. Voilà le genre de choses auxquelles je pense quand je vais décrocher ma lessive. J'étais pressé, j'avais un ciel sur le feu. J'ai plié la machine de rouge dans la manne bleue et je l'ai déposée à l'intérieur. Puis, je suis ressorti devant la maison, pour continuer à regarder la tête des enfants qui essaieraient sûrement de sentir l'odeur des galettes.

Le rouge était parti. Il ne restait plus que les pinces à linge sur les fils électriques, et encore, elles s'envolaient pour un rien. Les enfants étaient couchés, le ventre vide. J'en ai perdu mon italien.

Le rouge parti, je m'étais mis à l'aimer très fort. J'ai pensé aux couples qui se séparent, aux enfants qui restent sur le trottoir, à regarder le ciel prendre feu pendant que leurs parents se taisent au travers des murs de la maison. Je me suis demandé si j'avais rendu quelqu'un heureux ces dix dernières années. Je me suis dit :

Le premier qui téléphone, je lui demande.

Ce putain de téléphone est resté muet toute la soirée. Aphasie complète d'un bloc de bakélite, ça n'arrive qu'à moi des trucs comme ça.

Envol

Regardez-la partir. Je sais. Je me souviens. Viens. Pars. Tire. L'aéroport, la grande boîte des déchirés, des recousus, ça dépend de l'étage. En bas, les arrivées, comme au Tour de France; les fleurs et les sourires, mais aussi les attentes, les regards inquiets, les errements de la mémoire, comme on croit reconnaître dans une foule le visage d'un disparu. En haut, les départs; tu m'écriras, téléphone quand tu arrives, sois prudent, bonjour aux petits, pense à moi souvent, si tu veux, un peu, un peu.

Regardez-la. Gardez-la. Je sais. Je me souviens. Un café au bar, pour croire que la vie est normale, qu'on va continuer à parler tranquillement. Un bagage de cabine seulement. Certains trichent. Regarde, ils en ont deux ou trois. Ils s'encombrent, ils ne peuvent pas se séparer de tout. Une voix rappelle les distraits; ceux qui s'accrochent au sol, ceux qui s'épuisent dans des baisers interminables, qui s'abîment les yeux à tenter de voir encore, toucher du regard, encore. Une voix d'hôtesse de l'air ? La voix de la mort, oui, impersonnelle et polyglotte, qui vient vous chercher par la main. Dépêchez-vous, monsieur, la vie s'en va, vous allez la manquer.

— Non, je n'oublierai pas les plantes, et je m'arroserai aussi, si j'y pense. À moins que je ne sèche, doucement.

C'est un lundi matin et ce grand garage est plein de fonctionnaires, d'eurocrates – et on les reconnaît parce qu'ils passent avant les autres dans la file d'attente – et d'hommes d'affaires. Mais on ne sait jamais de quelles affaires il s'agit. De quoi des hommes en cravate et souliers vernis peuvent-ils parler? D'argent et de femmes. Et de quoi des femmes peuvent-elles parler? Parce qu'il y a des femmes d'affaires aussi.

C'est lourd, cinq mois de bagages. Un chariot file, passeport, carte d'embarquement. Encore trois quarts d'heure à attendre avant la douane. Il faudrait que ces dernières minutes se passent bien. Il faudrait éviter les

larmes et la panoplie des gestes qui les accompagnent. Pourquoi faut-il éviter tout ça? Par décence? Par pudeur? Pour réprimer la colère qui monte en moi, une colère épouvantable qui hurle au-dedans. Une colère qui dit que ça suffit, ces départs, ces allers et retours, ces éloignements, ces solitudes, ces souffrances, ces douleurs, ces infléchissements de l'esprit vers les solutions faciles, ces regards vers où?

Regardez-la s'en aller. Elle dit qu'elle va partir, elle dit qu'elle va rester, elle dit je ne sais pas. Elle tourne autour de son départ comme un artiste autour d'une oeuvre séculaire, pour en percer le secret. Elle observe, étudie, s'émeut. Son départ prend les couleurs du destin. Il s'impose. Comme un amant s'insinuerait entre nous, dans ce que nous avons de plus intime, d'énormément moins publique. Petit à petit, ne plus se voir, pour préparer ce départ, cette absence. Voilà ce que nous aurions dû faire. Cesser doucement de boire en perspective du désert à traverser. Ou alors; ne plus se revoir, simplement. Nous décider morts, l'un pour l'autre. La mort, c'est déjà plus dans mes cordes, elle et moi, on a des noeuds ensemble. Il nous reste une vingtaine de minutes avant l'embarquement. C'est maintenant que je devrais partir. Profiter que son regard se perde ailleurs, profiter de son dos tourné, pour partir loin de moi, le plus loin de moi. Je recule doucement, j'avance en marche arrière, je me bariolise dans la foule et lorsqu'elle se retourne, J'ai disparu. Je vois ses yeux me chercher. — Regarde, c'est moi qui pars. Je m'envole. Je m'arrache de ton attraction, tes restes.

Regardez-la partir. Regardez-la dire. Je m'en vais, je mens, vais.

J'ai vu une ligne au sol. J'ai dit :

— C'est ma frontière, je ne vais pas plus loin. Je te quitte ici.

Et puis, comme tout ce qui est important, ça va très vite. Un baiser furtif, des yeux secs. Surtout, ne pas se retourner. Un douanier examine son passeport et lui dit de passer. L'imbécile. Elle a déposé son sac sur le tapis roulant qui scrute l'insondable, qui a la curiosité de voir dans le sac

des dames et, pas de sonnerie ? Personne pour l'arrêter, cette terroriste qui met ma vie à feu et à sens ? Quoi ? Rien dans son sac ! Et mon coeur éclaté en mille morceaux, ça ne compte pas ? J'essaie d'oublier ces années de promenades sur lefil du lavoir des sentiments. Je ne veux plus entendre parler d'ailes, Tiens, il y a du soleil et la route qui me ramène chez moi est de plus en plus rapide. En accélérant encore, Je vais décoller et m'envoler vraiment, et la rejoindre. J'ai dans la bouche le goût amer du mors. Mais déjà sa voix prend la couleur du ciel, déjà ses yeux regardent par le hublot, déjà elle cherche à allonger ses jambes, pour quitter ici, pour aller vers ailleurs. Ici, c'est un supermarché, avec ses caisses et ses caddies, sa musique sirupeuse épouvantable. Les rayons sont bien achalandés. On y vend du rêve pour les uns, du malheur pour les autres.

Je cours dans l'allée centrale, je bouscule les gens et leurs valises. C'est fini. Je suis sur la route, les rétroviseurs en berne. Elle sera la dernière à monter dans l'avion.

Regardez-la s'envoler, partir, quitter la terre que je foule seul, désormais. Mon père aussi avait dit qu'il reviendrait de ce voyage, ses vacances, qui ne seraient pas longues, quinze jours en Espagne, soyez sages, on arrive. Au téléphone, cet après-midi de mai 1971, je ne savais pas quoi lui dire. On était sept autour de ce téléphone à vouloir lui parler, sept qui disaient : papa, ça va papa ? Tous ensemble, enfants pour la dernière fois. Plus tard, dès l'annonce de sa mort, on a basculé dans l'adulthood. Et depuis, on reste accroché aux téléphones qui sonnent, desfois que ce serait lui qui rappellerait, qu'il aurait oublié de dire quelque chose, par exemple – n'oubliez pas d'arroser les tulipes. Mais je sais bien que ces téléphones-là ne sonneront plus jamais. Tandis que toi, mon amour, qui décides de partir, de quitter mon continent, tu téléphoneras et je feindrai. Je feindrai.

Regardez-la s'envoler si haut qu'elle disparaît, que l'avion se confond avec le ciel, avec le bleu, avec le blanc, avec rien. Les hôtesses tirent ou poussent des chariots remplis de boissons. C'est ça, occupez-la, occupez-

les tous pour ces heures d'absence, suspendues comme un pendule tranquille.

Lui aussi, il est revenu dans un avion. Un grand avion avec un petit cercueil en plomb. On voulait l'ouvrir, avec mon frère, on voulait le voir. La nuit, on a pris la clé du cercueil posé au milieu du catafalque tendu dans le salon, on l'a introduite dans la serrure du couvercle. On avait une peur immense. On n'osait pas. On a beaucoup parlé d'abord. On s'est dit que c'était une fausse clé, que c'était sûrement cloué. On ne savait pas comment ça marchait, les histoires avec les morts. On n'avait pas appris. Maintenant, ça va. On s'est dit allez du courage, on s'est dit c'est notre père oui ou merde, on s'est dit c'est con de mourir en Espagne le long de la mer, on s'est dit, on a le droit de le voir. Mais on n'a pas ouvert tout de suite. On a d'abord rigolé, de tout, de rien, on a rigolé. Morts de rire, on était. On s'est demandé comment il serait, après ces quelques jours. On ne savait pas, alors on a ouvert. Et on a vu.

Rien. On entendait nos coeurs battre tellement fort qu'on a cru que c'était celui de papa. Rien, que du gris. Une île grise, soudée, comme un avion aveugle. On s'est dit zut, on s'est dit ouf Puis on a pleuré chacun dans son coin, dans son lit. On ne l'a jamais dit à personne. On a gardé la clé, on ne sait jamais.

Regardez-la partir. Et arriver déjà. Et poser le pied sur la passerelle. Les pas s'éloignent, le coeur bat pour d'autres raisons, d'autres certitudes. Le Grand Atlas de ses sentiments vient de tourner les pages. Elle se retourne, comme si on la hélait, mais ce n'est que le silence des avions qui s'élancent. Elle croit me regarder en scrutant l'horizon.

Regardez-la. Hé là! Oui, vous. Allez, on y retourne, dans le grand hangar, on y rejoue la scène, voulez-vous ?

J'amasse des valises que je trouve un peu partout, ce n'est pas ça qui manque. Certains m'en apportent même :

— *Prenez, Monsieur, je ne pars plus, ça me fait peur, ces tôles volantes, si si, prenez, et encore celle-là, je rentre chez moi, Monsieur, voir si j'y suis encore, vous comprenez?*

Je construis à la hâte une montagne de valises que je gravis. Au-dessus, exténué, comme à la tribune :

— *Arrêtez de partir, écoutez-moi, ça suffit de courir après n'importe quoi. Regardez-la, qui va s'envoler, qui va partir. Pour une fois, devant témoins, devant vous tous, je peux dire: ne meurs pas, regarde, je te retiens par la manche, ne pars pas, pas encore. On ne peut pas toujours dire ça, vous savez. Qu'est ce que j'ai dit à mon père, au téléphone, quand il mourait mais que je ne savais pas qu'il mourait? Qu'est ce que je lui ai dit? Ya-t-il quelqu'un ici qui s'en souviennne ?*

À bientôt! Voilà ce que j'ai dit. À bientôt! Et lui ne m'a pas répondu, il ne pouvait pas mentir, il ne pouvait pas. Et avant qu'il ne parte, la dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : Amuse-toi bien 1

Après, j'ai déposé un baiser sur sa joue et je suis sorti de la voiture. Je l'ai vu faire demi-tour et depuis, vous m'entendez bien, depuis trente ans, je me ruine les yeux à le chercher. Et quand il fut porté en terre, nous étions tous à pleurer. La ville entière pleurait de voir sept orphelins suivre un corbillard fleuri. Quelqu'un disparaît dans une maison et il y a soudain plein de monde. Où étaient-ils, tous ceux-là, de son vivant, pour lui dire qu'ils l'aimaient! Ça sentait les fleurs jusqu'à la nausée, ça sentait les larmes et le café. Ça sentait le vide; l'absence a une odeur. Et vous voudriez que je la laisse partir, que je lui dise : Va, amuse-toi bien.

Alors, je tiens la main de celle qui va partir, donc mourir pour quelque temps, quelques mois. Je lui tiens la main pour sentir battre son coeur.

O comme J'aimerais que mon père me tienne la main, quelques secondes seulement, sentir toute la confiance du monde autour de mes doigts, presque distraitemment, comme si cela allait de soi.

Tout ça est arrivé unjour. Tout ça a dû arriver. Il y a eu la veille, il y a eu le matin. Et aussi la route, puis l'aéroport. Et le café. Et quelques larmes aussi.

J'ai payé le parking, je me suis trompé de route et je suis arrivé quand même. Et j'ai continué à vivre.

Aujourd'hui je me suis blessé. Cela faisait longtemps que je n'avais plus vu de sang couler hors de moi. J'ai essuyé les taches. J'ai tout essuyé. Tout ce qui coulait, Regardez.

Presse

La dédicace de l'auteur

*« Monsieur, votre fils parle au cours de français ». Je l'ai conservée, cette phrase écrite en rouge dans mon journal de classe, rouge lui aussi. Je ne comprenais pas bien ce qu'ils voulaient, dans cette école. Au cours de chant, le professeur m'exhortait à sortir la voix et ailleurs, partout ailleurs, on me demandait de me taire. Sans doute trop timide, j'ai laissé s'accumuler les remarques idiotes, méchantes ou naïves. On va à l'école de six à dix-huit ans et c'est dommage car c'est l'âge où l'on apprend le mieux. dépourrais résumer **Lucid Casual** comme cela. Mais il y manquerait la douceur des amitiés qui se forgent dans l'ennui, la fraternité des sourires devant l'ennemi, l'irrésistible besoin d'air et de rire d'une cour bigarrée de cris d'enfants, et de pleurs aussi. Comme dans les bons vieux westerns, j'ai installé deux camps; les bons et les mauvais. Les bons sont assis, les jambes et les bras ankylosés, ils regardent le tableau. Les mauvais sont debout et se dérouillent les jambes quand ils veulent et décident de tout. Et ils sont ensemble pour de longues années. Qui garde qui!*

(Daniel Adam, in *La radio du livre* (France Inter),
10 novembre 2001)

*La force du premier roman de Daniel Adam réside dans le fait que tout un chacun peut se projeter, d'une façon ou d'une autre, dans le jeu d'un des protagonistes de l'histoire. Avec **Lucid Casual**, c'est l'ambiance d'une première journée d'école qui nous est dépeinte, avec ses petites frayeurs, ses angoisses de l'inconnu et son chapelet de nouveautés.*

Univers impitoyable pour certains, lieu d'enrichissement ou simple passage obligé sur le long chemin de l'apprentissage pour d'autres;

l'école ne laisse jamais personne totalement indifférent. Et pour cause, dans le moindre des cas on y passe tout de même douze années de sa vie! Comment, dès lors, ne pas s'attarder sur lapremièrejournée d'école, celle qui va ouvrir, sans qu'on le sache trop, la boîte de Pandore ?

3.600! Ce chiffre correspond au nombre de journées que les élèves vont passer sur les bancs de l'école à écouter les litanies et autres logorrhées des enseignants qui, de la première primaire à la rhétorique, vont se succéder sur la scène du grand théâtre de l'instruction.

Tel est l'avenir qui attend tous les chérubins en culottes courtes lorsqu'ils se présentent pour la première fois devant leur maître ou maîtresse, personnage énigmatique s'il en est, qui arbore tantôt un air affable, tantôt une mine acariâtre.

Qui n'a gardé en mémoire le souvenir de sa première journée d'école! S'il en est bien une qu'on n'oublie pas, c'est celle-là! Cette terriblejournée à l'origine d'une irréversiblefracture avec le temps de l'insouciance.

*Au travers de Lucid, Rachid, William, Rudolph, Elvire, k7adimir, Olivia et bien d'autres, Daniel Adam nous narre, dans **Lucid Casual, lapremièrejournée** d'école d'élèves de l'primaire. Tous compagnons d'infortune, ceux-ci vont faire l'expérience d'un milieu régi par ses propres règles, fonctionnant aux coups de cloche et de sifflet, subissant la loi des «grands» qui sont capables de tranyformer la cour de récréation en lieu de brimades et de règlements de compte.*

Avec humour, tendresse et émotion, l'auteur nous emmène à la découverte de chacun de ses personnages dont le destin semble d'ores et déjà inscrit dans le grand livre de la vie.

De la classe où madame « Madame », comme l'appellent les enfants, sévit pour la ixième année consécutive, à la cour de récréation, enpassant par des rétrospectives et des projections dans la vie de chaque

protagoniste, c'est toute une ambiance qui se dégage de ce premier roman écrit par ce «déformateur» d'adultes qu'est Daniel Adam. Né dans une famille nombreuse au milieu des années 50, l'auteur excelle dans l'animation, mais aussi dans l'écriture théâtrale. On lui doit encore la création de la «Compagnie Maritime», une troupe spécialisée dans le théâtre d'intervention.

*Avec **Lucid Casual**, Daniel Adam nous offre une oeuvre divertissante, agréable et rédigée dans un style avenant. Exempt de toutes fioritures inutiles, son roman ravive en nous des souvenirs oubliés, tout en nous rappelant discrètement que si nous n'y prenons garde, nous pourrions très bien, comme certains personnages, passer à côté de notre existence.*

(J-Fr Lahaut, in *Clin d'oeil*, 5 juin 2002)

Parfutm d'enfance

*Avec **Lucid Casual**, publié aux Éd. Le Hêtre Pourpre, Daniel Adam s'offre une rentrée des classes en fanfare. Souvenirs, souvenirs... La rentrée et ses gosses qui s'accrochent aux basques de leur mère, ses classes repeintes défraîs, ses cours de récré emplies de cris et de chuchotements, c'est pour le J.T. «Il flottait dans l'air une odeur mélangée de velours, de cuir neuf, de cheveux mouillés et de profonde désolation.»*

***Lucid Casual** a une vision très différente des choses. Sa première journée de classe ne ressemble à aucune autre. D'abord, c'est l'occasion pour elle, qui se veut grand reporter, de s'offrir une plongée dans un univers inconnu – l'école. **Lucid Casual** ne fait pas d'images passe-partout, elle décrit avec son regard d'artiste les choses que personne ne peut déceler en dehors d'elle. Pourquoi William Bodesson a les pieds mouillés, comment Olivia Fayette tombe irrémédiablement amoureuse de lui. Ce qui produit les feulements indiscrets de Rachid Billancourt. Pour quelles raisons Uadimir Innocent aime tant les couleurs. Comment Renata Scanto vit avec le père d'Elvire Viroinval. Pourquoi Rudolph Heintich est*

le choucho de la -maîtresse, ce qui ne mène pas nécessairement à la réussite de sa vie. Car Daniel Adam donne un coup de pouce aux visions de Lucid Non seulement nous voyons cette classe de marmots à Foeuvre sous la houlette de madame Madame, mais nous avons aussi de savoureux descriptifs de leur vie familiale et du destin qui les attend Ce n'est pas toujours réjouissant, c'est même souvent déprimant de voir en un clin d'oeil la trajectoire de toute une classe de première primaire lorsqu'on suit les jeunes morveuxjusqu'à leur statut de vieux gâteaux.

Mais la verve de Lucid, son oeil décapant, ses inventions et sa voix étrange nous permettent de prendre ces raccourcis avec humour.

L'idée est intéressante : partir d'un groupe en situation de crise pour en détailler les personnalités et les décrypter à travers les yeux et les fantasmes d'une petite fille de six ans. L'écriture est tonique, se joue entre descriptions serrées, mots rapportés et histoires inventées. On se dit par moment que le correcteur de l'éditeur est loin d'être sans faille. Mais on mettra sur le compte des fantaisies de Lucid les erreurs de langue et les fautes d'orthographe (NDLR : corrigées depuis!!). À déguster d'une traite pour s'offrir encore une fois les bonheurs cruels et les parfums d'enfance.

(Nicole Widart, in *Le carnet et les instants*, 15 novembre 2001)

En 1994, Daniel Adam rentre du Japon. Treize heures d'avion pour laisser filer ses pensées sur du papier. Depuis l'âge de 7 ans, j'écris, dit-il. Et depuis ce retour du Japon, je garde les textes que j'écris. Quelques récits et années plus tard, en 2001, Daniel Adam frôle les 50 ans et décide de participer au concours de nouvelles de la Fureur de Lire. Le texte du vol japonais est repris et retravaillé.

J'avais déjà réexploré ce texte pour le rendre accessible à un inconnu. C'est cela être écrivain. Écrire pour un autre, assumer tout sans que rien ne soit implicite. Pour le concours de nouvelles, j'ai surtout épuré ce texte, qui devait passer de 15 à 7 pages. Un exercice réussi: Daniel Adam

reçoit le grand prix de la Communauté française. Jamais je n'aurais attendu ce prix-là. Cela m'a certainement offert un coup de pouce, Au même moment, je sortais un autre livre. Ce bouquin a profité de mon résultat au concours de nouvelles. Un prix pareil, c'est comme une reconnaissance du milieu, du clan. On te dit: «Bienvenu, tu as pris la bonne direction». J'ai été invité dans des cafés littéraires, des écoles, pour y présenter la nouvelle et le livre qui sortait à l'époque. Ce résultat fut aussi une garantie pour les éditeurs.

*Les Éd. Vista ont contacté Daniel Adam. Sa nouvelle victorieuse a été republiée sous le titre **Une machine de rouge**. Certainement, le Prix de la Fureur de Lire a facilité mon périple d'apprenti écrivain. Ces concours et ces prix constituent des opportunités importantes. J'en ai décroché un. Maintenant, place aux jeunes.*

(In Familles, février 2003)